



La révélation d'Arès

Jean Balde restitue la vie du bassin d'Arcachon des premiers âges. ©

archives « sud ouest »

A sa mort, en 1938, son ami François Mauriac écrit à son propos qu'elle était « une grande âme, du nombre très restreint des grandes âmes qui justifient le monde ». Combien de temps faudra-t-il pour reconnaître que Jean Balde était aussi un grand écrivain et que ce monde qui la justifie, fût-il réduit à la Gironde, à Latresne, à Bordeaux ou au bassin d'Arcachon, était d'abord celui du regret infini de son aube ?

En rééditant voici quelques mois « La Maison au bord du fleuve », les éditions Le Festin avaient entrepris de permettre que s'ébauche cette nécessaire exhumation en forme de réhabilitation. Elle se poursuit aujourd'hui avec la publication de ce « Goéland » qui, plus que jamais, impose Balde à l'instar d'une Colette ou du Cocteau des débuts poétiques et des séjours ferret-capiens, comme une des plus précieuses « coloristes » de son temps.

Pourquoi coloriste ? Parce que tout dans ce « Goéland » volant au-dessus d'un village de pêcheurs du fond du bassin d'Arcachon (Arès sans doute, mais un Arès des premiers âges, d'avant les pavillons touristiques) n'est que palette infiniment subtile de couleurs. Bateaux, forêts, nuages, sable et pierres, tout concourt à cette frénésie chromatique, à ce roman d'atmosphère en Technicolor.

Nœud de désirs

Roman il y a donc, même si la conduite narrative classique ne fut peut-être pas le souci premier de Jean Balde. Qu'il suffise d'écrire que ce serait un récit de formation, celui de Michel, un garçon de 14 ans, adopté par un couple de pêcheurs du genre Thénardier. Sa mère parfois lui rend visite, se refuse à lui révéler le secret de sa naissance. Un prêtre lui fait école, tandis qu'une jeune fille, une sœur presque, une amante déjà, le regarde comme s'il devait être à lui seul toute l'explication du monde. Autour d'eux, de ce complot de colère, de ce nœud de désirs plus ou moins tus et enfouis, une société figée à jamais dans ses travaux et ses jours, hantée par la faute et le mal.

Comme l'indique en une préface lumineuse notre confrère Jean-Marie Planes (préface qui pourrait aussi être postface, tant alors elle vient éclairer la résolution d'une énigme romanesque), un roman moins chrétien toutefois qu'il n'y paraît puisque si son argument l'est, et même absolument, il est presque recouvert par le panthéisme doux, le syncrétisme entre Dieu et les dieux qu'opère la plume enchantée de Jean Balde.

Bien sûr, ici ou là, des choses ont vieilli et, si l'auteur du « Goéland » ne mérite pas la chape de plomb d'indifférence qui accompagne sa pauvre postérité littéraire, il convient de ne pas lui faire non plus porter un chapeau trop grand pour elle. Ce n'est ni Mauriac ni Valéry, pas même La Ville de Mirmont. Mais de savoir écrire, c'est-à-dire pressentir, que ce bassin d'Arcachon, qu'elle aimait autant que les bacchanales touristiques à venir, avait quelque chose de l'ordre de l'aube du monde, décidément, ce n'est pas rien.

« Une société comme figée à jamais dans ses travaux et ses jours, hantée par la faute et le mal »